

Écrire les objets / Laisser les objets s'écrire

Nicolas Bencherki
TÉLUQ Montréal
nicolas.bencherki@teluq.ca

Une version plus récente de cet article est publiée dans le numéro spécial « D'écrire le qualitatif », coordonné par Jean-Luc Moriceau, dans la *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels* (2018/57):
<https://www.cairn.info/revue-internationale-de-psychosociologie-de-gestion-des-comportements-organisationnels-2018-57-p-133.htm>

Résumé

Les appels se multiplient à « positionner » la connaissance que produit le chercheur qualitatif, l'invitant à davantage de réflexivité (Harding, 1991; Rose, 1997). Cette positionnalité est présentée comme une démarche éthique, prémunissant le ou la chercheur(e) contre la tentation d'imposer ses propres catégories ou formes de connaissance aux gens qu'il ou elle étudie. En effet, la recherche doit être un espace, laissant tout la place à la voix des sujets de la recherche (Nagar-Ron et Motzafi-Haller, 2011; Spivak, 1988). Cependant, qu'en est-il des chercheurs qui étudient des choses, et non pas des gens? Quelle voix peut-on recueillir lorsque l'on n'a pas des sujets, mais bien des objets, comme participants à la recherche? Quelle responsabilité éthique le chercheur a-t-il envers les objets? Poursuivant la pensée de Bruno Latour (1994) sur l'interobjectivité, je propose que le chercheur « objectif » n'est pas celui qui fait fi de l'impératif de positionnalité et de l'invitation à laisser ses participants exprimer leur voix. Au contraire, le chercheur objectif est celui qui donne voix aux objets, qui cherche des modalités d'expression qui leur sont propre, évitant ainsi, lui aussi, d'imposer ses catégories à ses participants. Ce texte souhaite mettre en évidence que des stratégies existent déjà pour faire parler les objets, que peut emprunter la recherche qualitative.

Mots-clés : matérialité, porte-parole, discours, bifurcation de la nature, communication organisationnelle, CCO

Abstract

Calls are multiplying for qualitative researchers to 'position' their knowledge. They are invited to exercise more reflexivity (Harding, 1991; Rose, 1997). Positionality is presented as an ethical imperative, guarding the researcher against the temptation to impose their own categories or forms of knowledge to the people being studied. Indeed, research should leave all the necessary space for subjects' voices to express themselves (Nagar-Ron et Motzafi-Haller, 2011; Spivak, 1988). But what of research concerning things rather than people? What voices can be carried when research participants are objects, rather than subjects? What is the researcher's ethical responsibility towards objects? Building on the work of Bruno Latour (1994) on interobjectivity, I propose that the 'objective' researcher is not the one who dismisses the imperative of positionality and the invitation to let participants express their voice. On the contrary, the objective researcher precisely gives a voice to objects and is on the lookout for their own expressive modalities. This paper reveals that strategies already exist to make objects speak, that qualitative researchers could adopt.

Keywords: materiality, spokesperson, discourse, bifurcation of nature, organizational communication, CCO

Écrire les objets / Laisser les objets s'écrire

Les appels se multiplient à « positionner » la connaissance que produit le chercheur qualitatif, l'invitant à davantage de réflexivité (Harding, 1991; Rose, 1997). Cette positionnalité est présentée comme une démarche éthique, prémunissant le ou la chercheur(e) contre la tentation d'imposer ses propres catégories ou formes de connaissance aux gens qu'il ou elle étudie. En effet, la recherche doit être un espace, laissant tout la place à la voix des sujets de la recherche (Nagar-Ron et Motzafi-Haller, 2011; Spivak, 1988), tout en adoptant un regard réflexif sur les connaissances *a priori* du chercheur lui-même (Alvesson, 2009). Ces préoccupations éthiques n'ont pas épargné le champ des études organisationnelles, où le chercheur est invité à une grande prudence lorsqu'il ou elle recueille les paroles des membres (e.g. Alvesson et Lee Ashcraft, 2012). L'étude des organisations a donc confortablement pris la parole des humains comme point de départ, par exemple en ayant recours à des entrevues, à l'analyse de textes, ou à l'étude des narratifs (c.f. Symon et Cassell, 2013), confiante qu'elle pouvait atteindre une certaine forme d'objectivité. Cela est particulièrement vrai depuis le tournant interprétatif (e.g. Putnam et Pacanowsky, 1983), qui a donné lieu à une tradition de recherche importante concernant le discours dans les contextes organisationnels (Boden, 1994; Boje, Oswick et Ford, 2004; Czarniawska-Joerges et Joerges, 1988; ten Have, 1991). Le choix méthodologique de privilégier la parole humaine semble justifié lorsque l'on considère que l'organisation est le produit des significations partagées de ses membres.

Toutefois, dès lors que l'on ouvre l'organisation à la participation d'autres êtres, comme l'ont proposé récemment certains auteurs (Castor et Cooren, 2006; Cooren, 2006), l'inadéquation des méthodes de recherche habituelles en études des organisations devient saillante (c.f. Wilhoit, 2016). En effet, quelle responsabilité éthique le chercheur a-t-il envers les objets qui peuplent et font vivre l'organisation? Comment éviter la « metaphysical snobbery » contre laquelle Grice (1975, p. 31) nous met en garde? Alors que certains auteurs

critique nous mettent en garde contre la tentation de parler au nom d'autres humains au lieu de les laisser parler eux-mêmes (Alcoff, 1991; Spivak, 1988), pourquoi continuons-nous à étudier les objets uniquement à travers leur représentation ou mise en scène dans le discours des humains? En effet, il semble difficile pour la recherche en études organisationnelles, même lorsqu'elle insiste sur le rôle de artefacts et non-humains dans la constitution des organisations, de se défaire de l'habitude d'étudier le langage des humains, que ce soit à travers des entrevues, l'analyse de conversations, ou l'étude de textes. Par exemple, certains auteurs limitent explicitement le domaine de ce qui mérite d'être étudié aux significations que font les humains de leur monde (e.g. McPhee et Seibold, 1999), tandis que d'autres, tout en cherchant à montrer l'agentivité des non-humains, le font néanmoins en étudiant des conversations (e.g. Cooren et Matte, 2010; Martine et Cooren, 2016).

Les approches (socio)matérielles insistent – de diverses façons – sur le rôle de la matérialité et de la technologie dans la constitution de la réalité organisationnelle (Leonardi, 2012), mais maintiennent pour la plupart une distinction entre les domaines social et matériel, comme s'ils pouvaient être séparés. C'est le cas, entre autres, de la théorie des affordances (Faraj et Azad, 2012; Fayard et Weeks, 2007), de la théorie de la structuration (Orlikowski, 1992, 2007), de l'action située (Suchman, 1987), de la théorie de l'activité (Engeström, 2000; Engeström, Miettinen et Punamäki, 1999), ou encore de la cognition distribuée (Hutchins, 1995). Putnam (2015) distingue cinq perspectives différentes quant au rapport entre matérialité et discours, une seule ne distinguant pas entre les deux domaines. Cette exception est offerte par Orlikowski et Scott (2008), qui l'empruntent au réalisme agentique de Barad (2007). L'essentiel de la littérature, quel que soit l'apriori théorique, continue de percevoir la participation des objets et de la technologie dans l'action organisationnelle par la loupe de son interprétation par les humains – une vision qui révèle peut-être que nous

continuons, en fait, à concevoir la technologie principalement comme un *outil* au service de l'intention humaine.

Ce texte propose que les traditions qui perçoivent les artefacts et la technologie comme participant à la réalité organisationnelle sont en fait déjà bien équipées méthodologiquement pour observer cette participation autrement qu'au travers de la parole des humains. En particulier, les auteurs regroupés au sein de l'École de Montréal en communication organisationnelle (c.f. Brummans, 2006) disposent d'un appareillage théorique rejetant la « bifurcation de la nature » entre le social et le matériel (Latour, 2008), qui pourrait aisément être converti en un outillage méthodologique. Plus précisément, il s'agit de montrer que si les humains peuvent se faire les porte-parole des outils qu'ils utilisent, il est aussi vrai que les objets accèdent eux-mêmes à la parole par le truchement d'autres objets.

Après une brève description de l'École de Montréal montrant comment elle théorise la participation des objets dans l'organisation tout en employant des méthodes qui ne correspondent pas à ses ambitions, un appareillage méthodologique alternatif sera proposé. Celui-ci reconnaîtra, en faisant preuve d'une plus grande générosité ontologique, que les choses ne comptent pas uniquement sur les humains pour accéder à la parole. L'article explorera ensuite la façon dont l'accès des choses à la parole sans la médiation des humains permet une forme d'objectivité qui ne serait pas possible autrement, en analysant des extraits de données ethnographiques. Finalement, la question de l'objectivité des recherches qualitatives sera explorée à la lumière du rejet de l'opposition entre discours et matérialité.

La matérialité, la parole et l'École de Montréal

L'École de Montréal est une des trois perspectives dans l'étude de la constitution communicationnelle des organisations (ou CCO; voir Schoeneborn et al., 2014). Cette école emprunte à la théorie de l'acteur-réseau son rejet de la distinction entre, d'un côté, un monde

social composé d'humains parlant et, de l'autre, un monde matériel et naturel peuplé d'objets muets (Ashcraft, Kuhn et Cooren, 2009; Latour, 1993). À travers certaines notions comme celle d'agentivité textuelle (Brummans, 2007; Cooren, 2004, 2008) et celle de « plenum d'agentivités » (Cooren, 2006), les chercheurs de l'École de Montréal ont reconnu que les choses font des choses avec les mots (Cooren et Bencherki, 2010).

À ce jour, cependant, l'École de Montréal a concentré son attention sur des cas où la matérialité entre en jeu à travers les conversations ou les écrits des humains. Cette limite est attribuable à la méthodologie privilégiée de l'École, soit l'analyse des interactions et des conversations. Ainsi, un objet n'est considéré comme faisant une différence dans une situation donnée – et donc ayant une forme d'agentivité – que si des humains en parlent et mentionnent la différence qui est faite. Si cette approche a le mérite de ne pas donner au chercheur le privilège de distinguer ce qui compte de ce qui est insignifiant, en déléguant la responsabilité aux participants humains, il s'agit toutefois d'une forme d'anthropocentrisme qui semble décalée par rapport au rejet de la dualité social / matériel prôchée par l'École de Montréal.

C'est peut-être pour cette raison que Putnam (2015) range la perspective correspondant à l'École de Montréal – qu'elle nomme « plenum of agencies » – du côté de celle qui privilégie le pôle du discours plutôt que celui de la matérialité. Si cela est certainement inadéquat lorsque l'on lit les positions ontologiques des auteurs, il faut toutefois admettre que les textes de l'École de Montréal laissent croire cela dans leurs analyses. Ainsi, l'argument de Cooren et Taylor (1997) quant au pouvoir constitutif de la communication se base sur le rapport entre texte et conversation, donnant l'impression que la matérialité correspond au sens que lui donnent les humains (Brummans, Cooren et Chaput, 2009). Cette confusion peut aussi résulter du choix des cas qui sont analysés. Par exemple, Vásquez, Schoeneborn et Sergi (2016) ont étudié des formulaires et autres documents servant à proposer des projets;

Cooren (2015) pour sa part s'est concentré sur une présentation orale par une participante à événement muséal. Ces études semblent donner priorité au discours verbal, bien que l'argument à chaque fois consiste en fait à montrer le rôle joué par des éléments matériels / physiques dans chacune des situations.

L'apparente tension entre une vision physique de la matérialité, et une autre davantage sémiotique se retrouve aussi au sein de la théorie de la matérialité qui soutient l'École de Montréal, à savoir la théorie de l'acteur-réseau, ou ANT. En effet, alors que certains penseurs-clés de l'ANT, dont Law (2009), la définissent comme une « sémiotique matérielle », la nature exacte du langage et de la représentation dans la théorie de l'acteur-réseau s'avère ambiguë (c.f., Lenoir, 1994). D'autres auteurs, pour leur part, ont souligné l'importance de considérer également l'aspect non-discursif de l'action des artefacts et de la technologie (Bardini, 2007).

L'École de Montréal offre pourtant un appareillage théorique et empirique permettant de reconnaître que les choses « parlent » de diverses manières, au-delà de leur mobilisation dans le discours des humains. En fait, cette autonomie de la parole des choses est cruciale dans plusieurs cas où l'« objectivité » est en jeu. Par exemple, nous déléguons de manière routinière le travail de faire parler les objets à d'autres objets, qui leur servent d'organe de phonation: des instruments médicaux (Mol et Law, 1994), des outils de navigation (Hutchins, 1995), ou les technologies à travers lesquelles nous accédons à la réalité organisationnelle (Kallinikos, 2009). Ainsi, lorsque les chercheurs de l'École de Montréal dénoncent la « bifurcation de la nature » (la séparation de la réalité des choses de celle de leur représentation), ils ne font pas que replier le monde « réel » sur celui de la parole (c.f., Cooren, 2015). En fait, ils rejettent les termes mêmes de cette supposée opposition. Cette distinction ne tient tout simplement pas, alors que la réalité n'est pas binaire, mais bien plurielle (Friedberg, 2000; Latour, 2000; Latour et Ewald, 2005).

À la lumière de cette pluralité, l'accès au langage ne consiste donc plus en la simple métaphore du chercheur qui regarde, depuis la rive du social parlant celle du matériel / naturel / muet, et la décrit avec plus ou moins de fidélité. Il ne s'agit pas non plus de recueillir les récits de témoins qui se sont aventurés sur l'autre rive. Puisque objets et humains partagent le même monde, il faut décrire en détail les pratiques et relations complexes par lesquelles les choses peuvent accéder au langage, qui ne se limitent pas à passer par un médiateur humain.

Bien évidemment, les artefacts et autres « choses » sont souvent créées par des designers et ingénieurs humains, qui y inscrivent des scripts particuliers (Akrich, 1992). C'est ce que Groleau et Cooren (1999) soulignent dans leur description des outils informatiques d'une firme de graphisme, logiciels qui implémentent certaines routines et procédures qui devraient, autrement, être apprises et mémorisées par les travailleurs. Cependant, s'il est toujours possible de remonter dans la chaîne d'agentivité (Castor et Cooren, 2006), et de situer la « source » de l'action et de la parole ailleurs, il n'en demeure pas moins que dans une situation donnée, ce n'est pas l'ingénieur, mais bien le logiciel, l'instrument, ou l'outils qui est agissant. C'est justement pour leur capacité à agir et parler que nous fabriquons et achetons des artefacts. À quoi bon acquérir un logiciel qui ne fait rien? À quoi servirait un ordinateur s'il fallait, à chaque utilisation, faire intervenir tous les ingénieurs et scientifiques qui l'on construit? Si ces personnes méritent certainement notre admiration, elles ne peuvent expliquer ou rendre compte de la singularité de l'action de leur création dans chacune des situations. Autrement dit, méthodologiquement, il faut reconnaître l'autonomie de la technologie, tout comme Derrida (1990) nous invite à apprécier l'autonomie du texte. Que certaines choses puissent parler est une question empirique, et plutôt que de chercher à interpréter ces artefacts, mieux vaut porter attention à ce qu'ils nous disent.

L'objectivité à travers les choses qui parlent pour les choses

Les théories actuelles quant à la façon dont les choses parlent peuvent être classées en trois grandes perspectives. La première consiste à décrire de choses qui sont déjà de nature textuelle ou discursive, telles que des documents, des affiches, des diapositives, etc. La seconde considère la communication comme circulation de l'action, au-delà de la parole ou du langage verbal. Finalement, la troisième, qui est mise de l'avant dans ce texte, consiste à observer la façon précise dont les choses accèdent au langage verbal, combinant ainsi les deux premières.

La première perspective est sans aucun doute la plus populaire dans le champ des études organisationnelles. Elle sous-tend notamment la notion d'agentivité textuelle (Cooren, 2004). Cette approche se base sur une adaptation de la théorie des actes de langage (Austin, 1962; Searle, 1979). Ainsi, l'exemple d'une déclaration d'euthanasie guidant les choix d'une famille (Brummans, 2007), ou encore celui d'un ordre du jour qui guide une conversation (Cooren, Bencherki, Chaput et Vásquez, 2015), sont autant de cas d'artefacts portant des mots, et dont l'effet procède de la signification de ces mots. L'agentivité de ces artefacts consiste en leur capacité à transporter des inscriptions de telle sorte à ce qu'elles soient lues, interprétées, débattues, etc., de nouveau dans d'autres situations, ailleurs et à un autre moment.

Cela dit, dans cette perspective, les artefacts sont plus que de simples surfaces pour les mots des humains. Par exemple, dans leur description d'un tableau sur lequel un infirmier inscrit les signes vitaux d'enfants hospitalisés, Cooren et Bencherki (2010) montrent que c'est la structure même de la table qu'il a dessinée sur le tableau qui permet à l'infirmier de *voir* – davantage que de lire – si la situation d'un enfant s'améliore ou se dégrade, au-delà de chacune des inscriptions individuelles. En d'autres mots, le tableau devient un appareil de calcul qui transforme chaque trace en un diagnostic.

Une deuxième approche à la façon dont les choses peuvent communiquer redéfinit ce dernier concept – la communication – comme la circulation de l'action, au-delà de sa dimension verbale. La communication consiste alors en la capacité à agir à distance, ce qui peut se faire à travers l'inscription ou la traduction linguistique (c'est la première perspective), mais aussi autrement, à travers d'autres artefacts. Théoriquement, cette perspective résonne avec la notion de mobile immuable (Latour, 1999a) – ces choses qui demeurent « les mêmes » grâce au fait qu'elles changent. Elles demeurent les mêmes, car, pragmatiquement, elles continuent à produire les mêmes effets, bien qu'elles ne puissent le faire qu'au prix de changements nécessaires pour adapter cet effet à des situations changeantes. Ainsi, mon pied sur l'accélérateur fait avancer la voiture, mais uniquement car un complexe assemblage permet de faire équivaloir le mouvement de ma jambe à celui de la roue – et permet de « communiquer » mon intention à la roue.

À aucun moment la communication ne quitte la terre ferme de l'action. Même les messages et les signes sont des actions concrètes qui circulent de proche en proche, d'un être (technique, biologique, psychique, etc.) à l'autre (Simondon, 2005). Ainsi, la communication est décentrée de l'agent humain (Choukha et Theophanidis, 2016). Reconnaître cette vision de la communication, c'est aussi accepter des formes alternatives de participation au collectif, par exemple celle des affects pré-personnels (Barsade et Gibson, 2007; Bencherki, 2015; Moriceau, 2016), du corps (Ashcraft, 2008; Fotaki, 2013; Slutskaya et De Cock, 2008), ou toute autre forme de contribution qui n'est pas celle d'un sujet linguistique. Comme Cooren (2000, p. 66, je traduis) le remarquait, « un sémioticien n'éprouverait aucune difficulté avec la proposition que deux chambres communiquent l'une avec l'autre... ».

La troisième perspective est celle qui est mise ici de l'avant, et qui est celle qui découle de l'appareillage théorique de l'École de Montréal. Elle consiste à observer la façon dont la communication non-linguistique des choses peut être traduite en un langage que nous,

humains, pouvons comprendre. Cette idée est cohérente avec la notion de traduction de l'ANT (Callon, 1986; Latour, 2005; Vásquez et Cooren, 2011), ce terme étant pris tant figurativement que littéralement. Seuls les chercheurs sont surpris que les choses parlent, puisque la plupart des gens sait très bien faire parler les choses aux quotidien, au travail ou ailleurs, à travers divers instruments. Les ingénieurs et les scientifiques ont créé – et continuent de créer – des outils pour convertir la communication non-linguistique des choses en signes que nous savons déchiffrer et qui nous suggèrent des programmes d'action (Latour et Woolgar, 1979).

Cette dernière perspective combine les deux premières: les instruments que nous avons créés transforment la communication non-linguistique de la seconde approche, en un langage que nous pouvons comprendre, et sur lequel se concentre les recherches au sein de la première approche. Alors que les travailleurs accomplissent leur travail quotidien prennent pour acquis que les artefacts qui les entourent leur disent des choses, d'autant plus qu'ils délèguent une partie du travail d'interprétation de la réalité à ces artefacts, tout comme le médecin, plutôt que de se hasarder à une estimation, pèse son patient au moyen d'une balance qui converti la force gravitationnelle sur le corps en un chiffre. Plusieurs des chiffres qui font une différence dans nos organisations (Fauré, Brummans, Giroux et Taylor, 2010; Quattrone, 2004) proviennent de tels instruments qui mesurent divers aspects de la « santé » de l'organisation (p. ex. les ventes, des ratios comptables en tous genres, les absences d'employés, etc.) À travers ces mesures, les instruments rendent la réalité disponible à notre appréciation, en nous la racontant dans un langage que nous comprenons et nous permet de relier ensemble et de comparer divers aspects autrement incommensurables de l'organisation.

Lorsqu'elles sont combinées, elles permettent de reconnaître la diversité de la participation des choses dans la sociabilité, et de reconnaître l'existence de manières de parler « objectives ». L'objectivité peut être ainsi définie comme la capacité que nous avons,

humains, à nous présenter comme ne faisant que rapporter ce que les choses disent par elles-mêmes. Le problème de l'objectivité consiste donc à envisager « comment les choses font des choses avec les mots » (Cooren et Bencherki, 2010), mais aussi comment les choses peuvent parler à travers d'autres choses qui traduisent leur langage « objectif » en un langage verbal que nous, humains, pouvons comprendre et considérer dans nos décisions d'action (j'utilise moi-même le terme d'objectivité par facilité; bien évidemment ce terme perd de son sens quand nous rejetons la dualité social / matériel). Le taximètre, par exemple, remplace l'improbable accord intersubjectif entre le chauffeur et le client quant à la distance parcourue : les deux s'accordent pour déléguer cette estimation à un instrument « objectif ». De façon similaire, la pendule de pointage à l'usine ou au bureau sert à établir « l'honnête journée de travail » et, selon l'espoir de Frederick Taylor (1911), à faire en sorte qu'aucune partie ne soit lésée. La dernière perspective, donc, vise à comprendre comment des choses peuvent traduire en mot ce que d'autres choses ont à dire, et cela en minimisant la participation de l'interprétation humaine.

L'étude objective de la participation des choses consiste donc à observer l'appareillage technique mis en place pour leur donner la parole, i.e. des appareils de phonation (Latour, 2004; J. R. Taylor et Van Every, 2000; Vásquez et Cooren, 2011). La recherche en sciences sociales, cependant, omet cette forme de participation, du fait peut-être que son relent d'humanisme l'empêche de considérer la parole autrement que comme le privilège des humains. Pourtant, dès lors que l'on sort de la recherche en sciences sociales, les gens utilisent ces appareils de phonation au quotidien, précisément pour éviter d'être accusés d'interpréter la réalité. C'est parce que nous souhaitons un accès immédiat à la réalité que nous devons nous équiper de médiateurs qui nous offrent un tel accès (Latour, 2005). Un exemple nous est fourni par Cooren et Matte (2010), qui expliquent comment un bâton à mesurer permet à des travailleurs de Médecins sans frontières d'accepter ou de refuser de

traiter certains enfants (selon leur taille), tout en minimisant leur rôle actif dans l'interprétation de la condition physique des enfants, et donc dans une décision difficile à prendre.

Cet argument semblera familier à ceux qui s'intéressent à l'histoire des sciences. Ainsi, Datson et Galison (1992) ont suggéré que l'obsession de la science pour l'objectivité s'est accrue parallèlement au développement des technologies de visualisation qui permettaient aux faits de parler d'eux-mêmes. Pour sa part, Borck (2008), a montré comment le champ des neurosciences a évolué au gré des tentatives de visualisation du cerveau. Mêmes les efforts qui ont débuté au XIXe siècle pour photographier les fantômes peuvent être vus comme des tentatives d'employer la technologie pour faire entrer dans notre socialité des êtres qui n'y ont pas autrement accès (Gunning, 2008). Plus largement, la sociologie des sciences s'est penchée sur la façon donc l'accès à la « réalité » (définie diversement) co-évolue avec le développement de technologie de perception et d'inscription. Toutefois, dans le champ des études organisationnelles, une telle compréhension de cette coévolution demeure en chantier.

Les machines des travailleurs communautaires

Pour rapatrier cet argument dans le champ des études organisationnelles, les prochaines pages montreront comment des travailleurs d'une association de locataires utilisent des détecteurs de moiteur (servant à mesure l'humidité de murs), des hygromètres, des thermomètres, ainsi que de simples appareils photo, pour faire dire aux bâtiments avec lesquels ils travaillent dans quel état (habituellement déplorable) ils se trouvent. La capacité des immeubles à parler d'eux-mêmes est cruciale, puisqu'il s'agit bien de *prouver*, dans un conflit souvent judiciairisé, qu'il ne s'agit pas que de l'interprétation du locataire, du travailleur communautaire, ou même celle d'un témoin.

Les données qui sont présentées ont été recueillies au moyen d'une ethnographie participative, tout au long des seize années pendant lesquelles j'ai été impliqué avec cette association de locataire, incluant dix années à titre de chercheur. Compte tenu de mon propre implication dans ce milieu, mon approche combine l'ethnographie « à domicile » (Alvesson, 2009) et l'autoethnographie organisationnelle (Anderson, 2006; Anteby, 2013; Boyle et Parry, 2007). Tout au long de ces années, j'ai moi-même visité des logements, aidé les locataires à préparer des demandes aux tribunaux, envoyé des plaintes à des inspecteurs municipaux et, plus généralement, je me suis impliqué dans la vie de cette organisation. En participant à divers projets, j'ai adopté une attitude de recherche-action (Brydon-Miller, Greenwood et Maguire, 2003) tout en aidant l'association à obtenir des subvention, à organiser des événements, et à revoir certaines méthodes de travail. J'ai accumulé un large éventail d'entrevues, de vidéos, de photographies et de documents de toutes sortes, tant à des fins spécifiques de recherche qu'au travers de mon travail avec le groupe. En préparant ce texte, j'ai révisé une partie du matériel que j'ai accumulé au fil des ans, en particulier trois entrevues portant spécifiquement sur les outils de travail, ainsi que plusieurs rapports, photos et certaines de mes propres notes.

L'Association des locataires de Granville (nom fictive) a été fondée au début des années 1970 par un groupe d'étudiants de l'Université de Granville qui luttait pour la justice sociale. Au travers des années, l'association a conservé pour l'essentiel la même mission et les mêmes services : elle offre des conseils aux locataires ayant des conflits avec leur propriétaire, fait du porte-à-porte pour informer les locataires de leurs droits et constater l'état des logements, et elle met de la pression sur les élus locaux pour faire appliquer la réglementation municipale.

Les travailleurs de l'association se trouvaient face à l'exigence unique de faire parler des objets apparemment muets (un immeuble, par exemple) et de leur faire dire des choses au

sujet de leur état, de sorte à dicter un programme d'action – des réparations à entreprendre, notamment. Il fallait donc trouver un moyen de traduire la communication non-linguistique de l'immeuble en un langage que les juges et les inspecteurs municipaux comprendraient, sans pour autant recourir à la seule interprétation des travailleurs communautaires eux-mêmes, ni à celle des locataires. Pour ce faire, les travailleurs de l'association utilisaient des hygromètres pour mesurer l'humidité ambiante de l'air, des détecteurs de moiteur pour détecter des fuites d'eau dans les murs, des thermomètres, ainsi que des appareils photo plus conventionnels. Charles, l'un des employés les plus séniors de l'association, m'a expliqué que peu de temps après que j'ai quitté comme employé, l'organisation a acquis beaucoup de ces « machines » qui ont profondément changé les façons de travailler. Autrefois, sauf pour les problèmes de chauffage pour lesquels ils avaient déjà des thermomètres, il fallait visuellement inspecter le logement, et témoigner lors d'un procès au nom du locataire si l'affaire était judiciarisée.

Tamara, pour sa part, m'explique que jusqu'à maintenant, elle agit régulièrement comme témoin, relatant ce qu'elle a observé dans le logement. En effet, malgré la disponibilité d'autres outils, le tribunal administratif du logement n'est pas habitué à d'autres formes de preuve que le témoignage. Toutefois, comme l'explique Sylvie, une autre employée de l'organisation, le témoignage est insuffisant « On peut aller dans un logement, et il ne semble pas y avoir de fuite. » Mais cette impression est trompeuse, car « il y a de la moisissure, mais le mur peut paraître propre et net, car le proprio a peint par-dessus. » Cela est particulièrement problématique dans le cas des inspecteurs municipaux, qui ne disposent pas d'outils technique, et qui préviennent les propriétaires de leur visite ; entre-temps, le mur est « arrangé » et l'inspecteur ne peut observer l'état réel du logement.

« Que fait le propriétaire? Il met du plâtre, il met de la peinture, et ça dure un temps. [...] C'est vraiment juste une inspection visuelle. [...] S'il voit de la moisissure, il va l'écrire, s'il n'en voit pas, alors c'est comme si le problème était résolu. »

Au cours de la même conversation, Sylvie me donne un bon exemple de l'inefficacité d'une inspection visuelle : elle me raconte l'histoire d'un appartement où « dans la chambre à coucher, il y a une grosse tache de moisissure, si importante que toute la famille... ils sont cinq, et ils doivent dormir ensemble dans le salon, et ils ont condamné la chambre car ils ne pouvaient pas respirer. » En effet, la moisissure est associée à des maladies respiratoires (e.g. Kerckmar et al., 2006) et toute personne qui a travaillé dans des immeubles détériorés connaît l'odeur saisissante d'une infestation de moisissure. Toutefois, cette expérience ne suffit pas, selon Sylvie, « Tu le sais bien, tu peux dire que c'est humide, et que ça sent la moisissure, mais... avoir les mesures ça permet une autre preuve [même si] d'habitude on le sait déjà. »

Pour compenser les failles du témoignage individuel, l'association a débuté une collaboration avec des médecins et des hygiénistes de l'autorité de la santé publique, qui peuvent émettre des avis (non contraignants) sur la salubrité des immeubles, mais qui ont aussi assisté les travailleurs de l'association à adopter certains des outils à leur disposition (en particulier des détecteurs de moiteur). Depuis l'adoption de ces outils, les travailleurs communautaires prennent des mesures dans chaque pièce, et photographient ensuite l'appareil (par exemple le détecteur de moiteur sur le mur, etc.), de sorte à prouver que celui-ci indiquait telle valeur à tel moment, à tel endroit. La lisibilité des photographies nécessite un modèle de détecteur de moiteur plus simple, avec une aiguille qui se déplace le long d'un spectre en demi-cercle allant du vert au rouge (similaire à l'indicateur de volume d'un amplificateur audio). Contrairement au modèle électronique qui ne fait que montrer un chiffre, le modèle analogique l'*interprète* : lorsque l'aiguille est dans la zone verte, il n'y a rien à craindre ; lorsqu'elle se trouve dans la zone jaune, par contre, la situation est

préoccupante (voir Illustration 1). Lorsque l'aiguille est dans la zone rouge, l'appareil émet aussi une alerte sonore, indiquant que la situation est sérieuse.

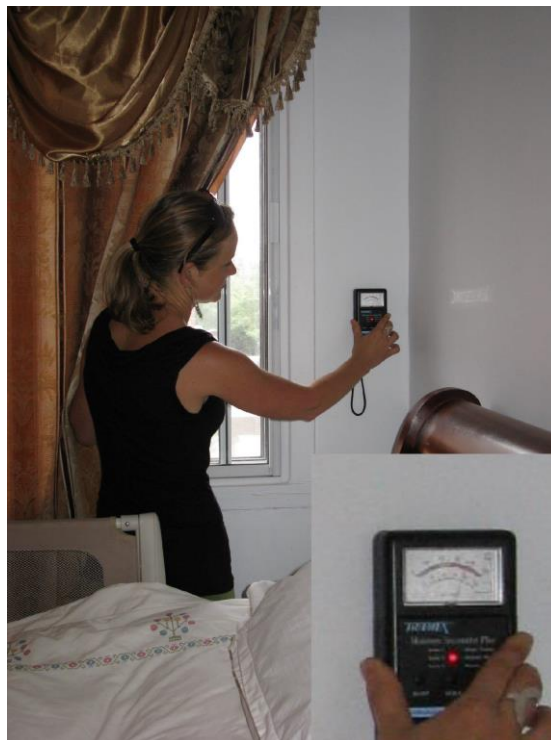


Illustration 1: Une photo d'un détecteur de moiteur extraite d'un rapport, avec un agrandissement.

De retour au bureau, les travailleurs organisent les photos de la journée dans des dossiers, tant informatiques que papier, correspondant soit au cas d'un locataire, soit à celui d'un immeuble, avec l'indication de l'emplacement exact où a été prise la photo. Par exemple, en préparant un dossier pour une audience au tribunal, Charles m'a montré comment il place des numéros sur un plan de l'appartement du locataire, référant à des photos des différents appareils. Ces photos montrent d'abord l'appareil en train d'être utilisé à l'emplacement désigné, puis un agrandissement de l'écran pour montrer la mesure.

Ces documents sont importants dans la préparation d'une audience au tribunal. Comme me l'a expliqué Sylvie, « si, par exemple, le locataire va à la cour et dit 'Ouais, il y a de la moisissure dans ma chambre', et il n'a rien pour le prouver, il peut tant qu'à y être ne rien dire [...] Tout ce que tu dis en cour doit être prouvé. » Non seulement ces outils – au travers des photographies – permettent de convaincre (parfois) les tribunaux, mais ils

permettent aussi d'obtenir la collaboration des partenaires : comme Tamara me l'a expliqué, « Je ne sais pas pour le tribunal, mais nous pouvons utiliser cela pour convaincre la santé publique de visiter l'immeuble. » En plus des tribunaux et des médecins, un défi important pour les travailleurs communautaires est de convaincre les locataires eux-mêmes de l'existence d'un problème. Une partie de leur travail, en effet, est d'éduquer les résidents du quartier quant aux questions de logement, alors que plusieurs de ces résidents se sont récemment installés au pays et ne connaissent pas bien ni leurs droits, ni les standards locaux en matière de logement, et peuvent être appréhensifs à l'idée d'initier un conflit avec leur propriétaire. Cela peut être un problème surtout dans le cas des recours collectifs, où tous les locataires poursuivent ensemble leur propriétaire, et où chaque signature compte. Tamara donne ainsi l'exemple d'une personne qu'elle a eu à convaincre : « Le locataire ne voulait rien faire, mais quand je lui ai montré le détecteur de moiteur, et que l'aiguille a fait 'bip, bip!' dans le rouge, il a compris et a accepté. » Sylvie a aussi eu des cas de locataires qui ont changé d'avis, « et qui vont faire 'oh, oui!' [quand ils voient l'aiguille dans le rouge] et ça les motive. »

Ces anecdotes soulignent l'importance d'obtenir la bonne traduction. Comme me l'a expliqué Charles, les nouveaux modèles de détecteurs de moiteur, bien que beaucoup plus précis, produisent des résultats plus équivoques. Leur lecture prend la forme d'un chiffre noir sur un écran à cristaux liquides vert, ou d'une feuille de tableau Excel si les données sont chargées dans un ordinateur. Le modèle analogique, bien que plus simple, produit une lecture beaucoup plus évidente. Convaincre les locataires, par exemple, est plus facile puisque c'est la machine elle-même, à travers son code de couleur, qui *indique* que la situation est préoccupante (jaune) ou grave (rouge). En contraste, le modèle numérique demanderait une interprétation humaine, par exemple en comparant le chiffre qu'il indique avec une grille de référence.

Le thermomètre, en comparaison, ne pose pas le même défi. Cela est en partie lié au fait que locataires, juges et inspecteurs municipaux savent que 15 degrés Celsius est trop froid, mais surtout la réglementation municipale de Granville exige que la température d'un logement soit maintenue en tout temps à 21 degrés, offrant ainsi un standard d'interprétation extérieur. Il y a donc peu de place à l'interprétation humaine : si le chiffre indiqué par le thermomètre est inférieur à 21, il y a un problème qui doit être corrigé. Le propriétaire doit soit réparer le chauffage, soit fournir une chaufferette d'appoint, etc. À l'inverse, l'hygromètre, qui mesure l'humidité de l'air, affiche un taux pour lequel il n'existe aucune norme particulière : il faut donc confronter les interprétations individuelles quant à la signification de ce chiffre.

Discussion et conclusion : faire témoigner les choses

Les appareils que les travailleurs communautaires utilisent permettent un accès plus ou moins immédiat (mais toujours médiatisé) à la réalité « objective » des choses – ici des immeubles, puisque ceux-là peuvent dire des choses à leur propre propos grâce à la traduction offerte par ces appareils. Alors que la sonde du thermomètre atteint la température de l'air ambiant, sa résistance change; c'est cette résistance qui est converties en un chiffre en degrés Celsius. De façon similaire, l'hygromètre et le détecteur de moiteur évaluent les changements que l'humidité apporte aux propriétés électriques de matériaux (capacité ou conductivité). Ces changements électriques deviennent « 21 », « 70% », ou vert / jaune / rouge, devenant ainsi perceptible et signifiants pour les humains : ils peuvent alors être notés dans le calepin de l'inspecteur municipal, être transcrits dans des documents apportés au tribunal, compilés dans un rapport de l'autorité de santé publique, et comparés aux chiffres indiqués dans la réglementation municipale, les travaux de recherche sur la santé environnementale, ou les précédents juridiques.

L'hybride bâtiment-avec-appareil peut parler (voir Latour, 1999b); il parle aux humains – et donc possiblement au chercheur – mais aussi, au travers d'autres traductions, à la réalité institutionnelle et organisationnelle à laquelle il participe. Ces traductions s'entremêlent à d'autres discours – légaux, réglementaires, scientifiques, etc. – pour proposer des programmes d'action aux travailleurs, aux locataires, et aux autres participants humains – ce mur doit être changé, cette pièce doit être mieux chauffée, etc. Quand les appareils de phonation fournissent la bonne traduction, alors l'opinion du travailleur n'est pas, justement, son opinion; ce sont les chiffres et les catégories de l'appareil, comparées à celles d'autres artefacts (légaux, institutionnels, etc.) qui « disent » au travailleur ce qu'il doit penser ou faire. Il ne s'agit pas là que d'une pratique de justification (comme si le travailleur expliquait *après coup* son comportement en invoquant l'appareil) mais bien d'une nécessité pratique pour accomplir le travail à faire, puisque les artefacts participent dans la définition de la situation et dans la détermination des actions à entreprendre.

Si nous reconnaissons, suivant par exemple Garfinkel (1967), que le chercheur partage les méthodes des participants, alors les stratégies déployées par les travailleurs communautaires pour faire parler les immeubles sont celles-là mêmes que nous, chercheurs en étude des organisations, pouvons employer pour faire parler les choses et donc mener une enquête « objective ». Faire parler les choses à travers des instruments, les ingénieurs, biologistes et autres scientifiques le font de manière routinière, tout en niant leur propre intervention dans ce don de la parole (Latour, 1999b; Latour et Woolgar, 1979). À l'inverse, les chercheurs en sciences sociales – et notamment en études organisationnelles – semblent avoir résolument pris le tournant interprétatif, privilégiant la compréhension humaine de la réalité, même lorsqu'elle est justement un objet contentieux pour les participants, et même à l'encontre de leurs propres prétentions théoriques. Lorsqu'il s'agit de reconnaître la participation des choses dans la sociabilité, nous – chercheurs – tendons à demander aux gens

de parler au nom des choses, comme si nous ne pensions pas que les choses puissent parler pour elles-mêmes. Pourtant, comme le montre le cas ci-dessous, le fait est que nos participants eux-mêmes savent très bien le faire, et sont donc méthodologiquement plus avancés que nous.

Il s'agit donc, pour reprendre les mots de Francis Ponge (1966), de prendre « le parti pris des choses » – pour les décrire, certes, mais aussi les laisser parler et les écouter sincèrement. Pour faire de notre corps de chercheur non pas l'étalon depuis lequel nous jugeons ou interprétons, mais la caisse de résonance qui permet aux voix des objets de prendre de l'ampleur, de se déformer, jusqu'à ce qu'elles prennent une tonalité qui nous est familière (c.f. Matte et Bencherki, forthcoming). Faire de la recherche qualitative « objective » demande donc une humilité de la part du chercheur, qui doit mettre de côté sa capacité à interpréter, mais aussi celle de ses sujets humains, pour plutôt être attentif aux moyens, humains ou non, par lesquelles les choses s'expriment. C'est seulement alors que peut apparaître – plutôt que d'être postulée – la diversité ontologique du monde organisationnel.

Peut-être sommes-nous si empêtrés dans la distinction entre le « monde matériel » et le « monde social », que nous sommes incapables d'accepter la réalité des pratiques de phonation des participants, et nous n'y voyons que des « stratégies rhétoriques » et autres artifices. Autrement dit, nous regardons les médiations qui sont ajoutées comme éloignant la réalité, alors qu'en fait ces médiations créent justement de l'immédiateté (Bencherki, 2012). Tant que nous maintiendrons, d'une part, une réalité matérielle et naturelle, et de l'autre un rassemblement d'humains tentant de la comprendre, alors la vérité et l'objectivité demeureront, dans les mots du philosophe américain Richard Rorty (cité dans Misak, 2013, p. 230, je traduis), « rien que des étiquettes pour désigner ce que nos pairs nous permettront de dire ».

Références

- Akrich, M. (1992). The De-description of Technical Objects. Dans W. E. Bijker et J. Law (dir.), *Shaping Technology/Building Society* (p. 205-224). Cambridge, MA : MIT Press.
- Alcoff, L. (1991). The Problem of Speaking for Others. *Cultural Critique*, (20), 5-32.
- Alvesson, M. (2009). At-home Ethnography: Struggling with Closeness and Closure. Dans S. Ybema, D. Yanow, H. Wels et F. H. Kamsteeg (dir.), *Organizational Ethnography: Studying the Complexity of Everyday Life* (p. 156-174). London : Sage.
- Alvesson, M. et Lee Ashcraft, K. (2012). Interviews. Dans G. Symon et C. Cassell (dir.), *Qualitative Organizational Research: Core Methods and Current Challenges* (p. 239-257). Los Angeles, CA : Sage.
- Anderson, L. (2006). Analytic Autoethnography. *Journal of Contemporary Ethnography*, 35(4), 373-395.
- Anteby, M. (2013). Relaxing the Taboo on Telling Our Own Stories: Upholding Professional Distance and Personal Involvement. *Organization Science*, 24(4), 1277-1290.
doi:10.1287/orsc.1120.0777
- Ashcraft, K. L. (2008). Bringing the body back to work, whatever and wherever that is: Occupational evolution, segregation, and identity. Dans *Annual Meeting of the National Communication Association*.
- Ashcraft, K. L., Kuhn, T. R. et Cooren, F. (2009). Constitutional Amendments: "Materializing" Organizational Communication. *The Academy of Management Annals*, 3(1), 1-64. doi:10.1080/19416520903047186
- Austin, J. L. (1962). *How to Do Things with Words*. Cambridge, MA : Harvard Univ. Press.
- Barad, K. (2007). *Meeting the Universe Halfway: Quantum Physics and the Entanglement of Matter and Meaning*. Durham, NC : Duke University Press.
- Bardini, T. (2007). Retour sur une (d)ébauche : Une problématique communicationnelle du changement technique. *tic&société*, 1(1). doi:10.4000/ticetsociete.245
- Barsade, S. G. et Gibson, D. E. (2007). Why Does Affect Matter in Organizations? *The Academy of Management Perspectives*, 21(1), 36-59.
doi:10.5465/AMP.2007.24286163
- Bencherki, N. (2012). Mediators and the Material Stabilization of Society. *Communication and Critical/Cultural Studies*, 1-6. doi:10.1080/14791420.2011.629419
- Bencherki, N. (2015). Pour une communication organisationnelle affective : une perspective préindividuelle de l'action et de la constitution des organisations. *Communiquer. Revue de communication sociale et publique*, (15), 123-139.
doi:10.4000/communiquer.1701
- Boden, D. (1994). *The business of talk: organizations in action*. Cambridge : Polity Press.
- Boje, D. M., Oswick, C. et Ford, J. D. (2004). Language and Organization: The Doing of Discourse. *Academy of Management Review*, 29(4), 571-577.
doi:10.5465/AMR.2004.14497609
- Borck, C. (2008). Recording the brain at work: the visible, the readable, and the invisible in electroencephalography. *Journal of the History of the Neurosciences*, 17(3), 367-379.
doi:10.1080/09647040701348332

- Boyle, M. et Parry, K. (2007). Telling the Whole Story: The Case for Organizational Autoethnography. *Culture and Organization*, 13(3), 185-190. doi:10.1080/14759550701486480
- Brummans, B. H. J. M. (2006). The Montréal School and the question of agency. Dans F. Cooren, J. R. Taylor et E. J. Van Every (dir.), *Communication as organizing: Empirical and theoretical explorations in the dynamic of text and conversation* (p. 197-211). Mahwah, NJ : Lawrence-Erlbaum.
- Brummans, B. H. J. M. (2007). Death by document: Tracing the agency of a text. *Qualitative Inquiry*, 13(5), 711-727.
- Brummans, B. H. J. M., Cooren, F. et Chaput, M. (2009). Discourse, communication and organisational ontology. Dans F. Bargiela-Chiappini (dir.), *The Handbook of Business Discourse* (p. 53-65). Edinburgh, UK : Edinburgh University Press.
- Brydon-Miller, M., Greenwood, D. et Maguire, P. (2003). Why Action Research? *Action Research*, 1(1), 9-28. doi:10.1177/14767503030011002
- Callon, M. (1986). Some elements of a sociology of translation: domestication of the scallops and the fishermen of St Brieuc Bay. Dans J. Law (dir.), *Power, action and belief: a new sociology of knowledge?* (p. 196-223). London : Routledge.
- Castor, T. et Cooren, F. (2006). Organizations as Hybrid forms of Life: The Implications of the Selection of Agency in Problem Formulation. *Management Communication Quarterly*, 19(4), 570-600. doi:10.1177/0893318905284764
- Choukah, S. et Theophanidis, P. (2016). Emergence and ontogenetics: Towards a communication without agent. *Social Science Information*, 55(3), 286-299. doi:10.1177/0539018416649706
- Cooren, F. (2000). *The organizing property of communication*. Amsterdam/Philadelphia : J. Benjamins.
- Cooren, F. (2004). Textual agency: How texts do things in organizational settings. *Organization*, 11(3), 373-393.
- Cooren, F. (2006). The organizational world as a plenum of agencies. Dans F. Cooren, J. R. Taylor et E. J. Van Every (dir.), *Communication as organizing: Practical approaches to research into the dynamic of text and conversation* (p. 81-100). Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum.
- Cooren, F. (2008). Between semiotics and pragmatics: Opening language studies to textual agency. *Journal of Pragmatics*, 40(1), 1-16. doi:10.1016/j.pragma.2006.11.018
- Cooren, F. (2015). In medias res: communication, existence, and materiality. *Communication Research and Practice*, 1-15. doi:10.1080/22041451.2015.1110075
- Cooren, F. et Bencherki, N. (2010). How Things Do Things With Words: Ventriloquism, Passion and Technology. *Encyclopaideia, journal of phenomenology and education*, (28), 35-61.
- Cooren, F., Bencherki, N., Chaput, M. et Vásquez, C. (2015). The Communicative Constitution of Strategy-Making: Exploring Fleeting Moments of Strategy. Dans D. Golsorkhi, L. Rouleau, D. Seidl et E. Vaara (dir.), *The Cambridge Handbook of Strategy as Practice* (p. 370-393). Cambridge : Cambridge University Press.

- Cooren, F. et Matte, F. (2010). For a constitutive pragmatics: Obama, Médecins Sans Frontières and the measuring stick. *Pragmatics and Society*, 1(1), 9-31. doi:10.1075/ps.1.1.02coo
- Cooren, F. et Taylor, J. R. (1997). Organization as an Effect of Mediation: Redefining the Link Between Organization and Communication. *Communication Theory*, 7(3), 219-260. doi:10.1111/j.1468-2885.1997.tb00151.x
- Czarniawska-Joerges, B. et Joerges, B. (1988). How to Control Things with Words: Organizational Talk and Control. *Management Communication Quarterly*, 2(2), 170-193. doi:10.1177/0893318988002002003
- Daston, L. et Galison, P. (1992). The Image of Objectivity. *Representations*, (40), 81-128. doi:10.2307/2928741
- Derrida, J. (1990). Signature, événement, contexte. Dans *Limited Inc.* (p. 17-51). Paris : Galilée.
- Engeström, Y. (2000). Activity theory as a framework for analyzing and redesigning work. *Ergonomics*, 43(7), 960-974.
- Engeström, Y., Miettinen, R. et Punamäki, R.-L. (dir.). (1999). *Perspectives on Activity Theory*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Faraj, S. et Azad, B. (2012). The materiality of technology: An affordance perspective. Dans P. M. Leonardi, B. A. Nardi et J. Kallinikos (dir.), *Materiality and Organizing: Social Interaction in a Technological World* (p. 237-258). Oxford : Oxford University Press.
- Fauré, B., Brummans, B. H. J. M., Giroux, H. et Taylor, J. R. (2010). The calculation of business, or the business of calculation? Accounting as organizing through everyday communication. *Human Relations*, 63(8), 1249-1273. doi:10.1177/0018726709355658
- Fayard, A.-L. et Weeks, J. (2007). Photocopiers and Water-coolers: The Affordances of Informal Interaction. *Organization Studies*, 28(5), 605-634. doi:10.1177/0170840606068310
- Fotaki, M. (2013). No Woman is Like a Man (in Academia): The Masculine Symbolic Order and the Unwanted Female Body. *Organization Studies*, 34(9), 1251-1275. doi:10.1177/0170840613483658
- Friedberg, E. (2000). Going Beyond the Either/Or. *Journal of Management and Governance*, 4(1), 35-52. doi:10.1023/a:1009977815841
- Garfinkel, H. (1967). *Studies in ethnomethodology*. Englewood Cliffs, NJ : Prentice-Hall.
- Grice, P. (1975). Logic and Conversation. Dans D. Davidson et G. Harman (dir.), *The Logic of Grammar* (p. 64-75). Encino, CA : Dickenson.
- Groleau, C. et Cooren, F. (1999). A socio-semiotic approach to computerization: Bridging the gap between ethnographers and systems analysts. *The Communication Review*, 3(1-2), 125-164. doi:10.1080/10714429909368576
- Gunning, T. (2008). Invisible Worlds, Visible Media. Dans C. Keller (dir.), *Brought to Light: Photography and the Invisible, 1840-1900* (p. 51-63). New Haven, CT : Yale University Press.
- Harding, S. G. (1991). *Whose science? Whose knowledge? : thinking from women's lives*. Ithaca, N.Y. : Cornell University Press.

- Hutchins, E. (1995). *Cognition in the wild*. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- Kallinikos, J. (2009). On the Computational Rendition of Reality: Artefacts and Human Agency. *Organization*, 16(2), 183-202. doi:10.1177/1350508408100474
- Kercsmar, C. M., Dearborn, D. G., Schluchter, M., Xue, L., Kirchner, H. L., Sobolewski, J., ... Allan, T. (2006). Reduction in Asthma Morbidity in Children as a Result of Home Remediation Aimed at Moisture Sources. *Environmental Health Perspectives*, 114(10), 1574-1580. doi:10.2307/3838183
- Latour, B. (1993). *We have never been modern*. Cambridge, MA : Harvard University Press.
- Latour, B. (1994). Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité. *Sociologie du travail*, 36(4), 587-606.
- Latour, B. (1999a). Circulating Reference: Sampling the Soil in the Amazon Forest. Dans *Pandora's Hope: Essays on the Reality of Science Studies*. Cambridge, MA : Harvard University Press.
- Latour, B. (1999b). *Pandora's hope : essays on the reality of science studies*. Cambridge, Mass. : Harvard University Press.
- Latour, B. (2000). On the Partial Existence of Existing and Nonexisting Objects. Dans L. Daston (dir.), *Biographies of Scientific Objects* (p. 247-269). Chicago, IL : University Of Chicago Press.
- Latour, B. (2004). *Politics of nature : how to bring the sciences into democracy*. Cambridge, Mass. : Harvard University Press.
- Latour, B. (2005). *Reassembling the social: an introduction to actor-network-theory*. Oxford ; New York : Oxford University Press.
- Latour, B. (2008). *What is the Style of Matters of Concern?* Assen, The Netherlands : Royal Van Gorcum.
- Latour, B. et Ewald, F. (2005). *Un monde pluriel mais commun*. La Tour-d'Aigues, Vaucluse : Éditions de l'aube.
- Latour, B. et Woolgar, S. (1979). *Laboratory life : the social construction of scientific facts*. Beverly Hills : Sage Publications.
- Law, J. (2009). Actor network theory and material semiotics. *The new Blackwell companion to social theory*, 3, 141-158.
- Lenoir, T. (1994). Was the Last Turn The Right Turn? The Semiotic Turn and A. J. Greimas. *Configurations*, 2(1), 119-136.
- Leonardi, P. M. (2012). Materiality, Sociomateriality, and Socio-Technical Systems: What Do These Terms Mean? How are They Related? Do We Need Them? Dans P. M. Leonardi, B. A. Nardi et J. Kallinikos (dir.), *Materiality and Organizing: Social Interaction in a Technological World* (p. 25-48). Oxford : Oxford University Press. Repéré à <http://papers.ssrn.com/abstract=2129878>
- Martine, T. et Cooren, F. (2016). A Relational Approach to Materiality and Organizing: The Case of a Creative Idea. Dans *Beyond Interpretivism? New Encounters with Technology and Organization* (p. 143-166). Springer International Publishing. doi:10.1007/978-3-319-49733-4_9
- Matte, F. et Bencherki, N. (forthcoming). Being followed by an organization: A hauntological perspective on organizational ethnography. Dans F. Malbois et F.

- Cooren (dir.), *Methodological and Ontological Principles of Observation and Analysis: Following and Analyzing Things and Beings in Our Everyday World*. New York, NY : Routledge.
- McPhee, R. D. et Seibold, D. R. (1999). Responses to the Finalist Essays. *Management Communication Quarterly*, 13(2), 327-336. doi:10.1177/0893318999132009
- Misak, C. J. (2013). *The American Pragmatists*. Oxford : Oxford University Press.
- Mol, A. et Law, J. (1994). Regions, Networks and Fluids: Anaemia and Social Topology. *Social Studies of Science*, 24(4), 641-671.
- Moriceau, J.-L. (2016). Une approche affective de la communication organisationnelle. *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, (9). doi:10.4000/rfsic.2478
- Nagar-Ron, S. et Motzafi-Haller, P. (2011). « My Life? There Is Not Much to Tell »: On Voice, Silence and Agency in Interviews With First-Generation Mizrahi Jewish Women Immigrants to Israel. *Qualitative Inquiry*, 17(7), 653-663. doi:10.1177/1077800411414007
- Orlikowski, W. J. (1992). The Duality of Technology: Rethinking the Concept of Technology in Organizations. *Organization Theory*, 3(3), 398-427.
- Orlikowski, W. J. (2007). Sociomaterial Practices: Exploring Technology at Work. *Organization Studies*, 28(9), 1435-1448. doi:10.1177/0170840607081138
- Orlikowski, W. J. et Scott, S. V. (2008). Sociomateriality: Challenging the Separation of Technology, Work and Organization. *The Academy of Management Annals*, 2(1), 433-474. doi:10.1080/19416520802211644
- Ponge, F. (1966). *Le Parti pris des choses ; Douze petits écrits ; Proèmes*. Paris : Gallimard.
- Putnam, L. L. (2015). Unpacking the Dialectic: Alternative Views on the Discourse–Materiality Relationship. *Journal of Management Studies*, 52(5), 706-716. doi:10.1111/joms.12115
- Putnam, L. L. et Pacanowsky, M. E. (1983). *Communication and organizations, an interpretive approach*. Beverly Hills : Sage Publications. Repéré à <http://www.loc.gov/catdir/enhancements/fy0660/83013702-d.html>
- Quattrone, P. (2004). Accounting for God: accounting and accountability practices in the Society of Jesus (Italy, XVI–XVII centuries). *Accounting, Organizations and Society*, 29(7), 647-683. doi:10.1016/j.aos.2004.03.001
- Rose, G. (1997). Situating knowledges: positionality, reflexivities and other tactics. *Progress in Human Geography*, 21(3), 305-320.
- Schoeneborn, D., Blaschke, S., Cooren, F., McPhee, R. D., Seidl, D. et Taylor, J. R. (2014). The Three Schools of CCO Thinking: Interactive Dialogue and Systematic Comparison. *Management Communication Quarterly*, 28(2), 285-316. doi:10.1177/0893318914527000
- Searle, J. R. (1979). *Expression and meaning : studies in the theory of speech acts*. Cambridge, Eng. ; New York : Cambridge University Press.
- Simondon, G. (2005). *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*. Grenoble : Jérôme Millon.

- Slutskaya, N. et De Cock, C. (2008). The Body Dances: Carnival Dance and Organization. *Organization*, 15(6), 851-868. doi:10.1177/1350508408095817
- Spivak, G. C. (1988). Can the subaltern speak? Dans C. Nelson et L. Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture* (p. 271-313). Chicago, IL : University of Illinois Press.
- Suchman, L. (1987). *Plans and situated action: the problem of human-machine interaction*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Symon, G. et Cassell, C. (2013). *Qualitative organizational research core methods and current challenges*. London : SAGE.
- Taylor, F. W. (1911). *The Principles of Scientific Management*. Repéré à <http://www.gutenberg.org/etext/6435>
- Taylor, J. R. et Van Every, E. J. (2000). *The emergent organization: communication as its site and surface*. Mahwah, N.J. : Lawrence Erlbaum Associates.
- ten Have, P. (1991). Talk and institution: A reconsideration of the “asymmetry” of doctor-patient interaction. Dans D. H. Zimmerman et D. Boden (dir.), *Talk and social structure: Studies in ethnomethodology and conversation analysis* (p. 138-163). Berkeley, CA : University of California Press.
- Vásquez, C. et Cooren, F. (2011). Passion in action: An analysis of translation and treason. Dans P. Quattrone, C. McLean, F. Puyou et N. Thrift (dir.), *Imagining organizations: Performative imagery in business and beyond* (p. 191-212). London : Routledge.
- Vásquez, C., Schoeneborn, D. et Sergi, V. (2016). Summoning the spirits: Organizational texts and the (dis)ordering properties of communication. *Human Relations*, 69(3), 629-659. doi:10.1177/0018726715589422
- Wilhoit, E. D. (2016). Ventriloquism’s methodological scope. *Language Under Discussion*, 2(1), 45-49.